Un univers familial cataclysmique dans la trilogie de Florian Zeller

" Le Père, La Mère, Le Fils "

Jacqueline Nagui
Maître-assistante à l'Université d'Ain – Shams
Le Caire - Egypte

« De fin en fin nous allons mon garçon. De fin en fin.
L'une après l'autre s'épuisent les choses.
De la splendeur à l'ombre. » [1]

Dans une interview avec Christophe Barbier, Zeller résume sa vision du théâtre comme suit : *« Toute pièce a vocation à être le miroir de son temps, de la vie des hommes. Par l'expérience du langage, le public s'interroge sur lui-même. C'est cela que l'on vient chercher au théâtre, depuis ses origines. Je ne suis pas très sensible au théâtre d'idées, car sa forme est trop arrêtée par rapport à une époque : la scène m'attire parce qu'elle est un lieu de questions plus que réponses, d'abîmes plus que de certitudes. »* [2] D'après lui, une pièce de théâtre a donc comme vocation d'incarner des scènes de la vie quotidienne qui se structurent indubitablement de certains rudiments comme les crises, la filiation, la trahison, l'identité voire les obstacles physiques ou psychiques auxquels nous sommes confrontés dans la vie.

Rappelons en ce sens que depuis Aristote le théâtre a une force édificatrice dans la société, on lui a toujours assigné la mission *« d'éduquer, de cultiver, de former et de transformer la société. Le théâtre permet de moduler la société à travers le développement de l'individu »* [3]

Ainsi Zeller, à l'image de maints dramaturges classiques et contemporains qui accordent une place notable à la question des relations familiales, opte, dans sa trilogie, pour l'exploration du thème de la famille tourmentée.

Au fait, la famille a souvent été un sujet de prédilection au théâtre. Les crises qui la ballotent sont spectaculaires vu qu'elles ont des répercussions sur la structuration familiale aussi bien que sur l'organisation sociale puisque ces dernières sont étroitement liées. En effet, ces crises rendent le sein de la famille et de la société un espace de zizanie et d'agression. Le théâtre met

[1] Yasmina REZA, Une Désolation, LGF, Livre de Poche, 2001, p.37.
[2] Florian Zeller : "Le public a toujours raison", L'Express, Propos recueillis par Christophe BARBIER, 8 / 11 / 2014.
[3] https://www.arts-cultures.fr/quelle-est-l-importance-du-theatre/

alors en lumière ce qui menace l'harmonie familiale et sociale. De ce fait, la question qui s'impose est : la famille est–elle un lieu de solidarité ou de cruauté, d'amour ou de haine, un vecteur de soulagement ou de tourment ?

Il est incontestable que les dramaturges contemporains ont tendance à présenter un théâtre qui reflète une perception spécifique du monde où l'Homme se trouve face à la vulnérabilité de son existence et à l'acuité du malaise psychique menant à des souffrances aussi qu'a des troubles psychologiques qui s'aggravent de plus en plus et qui, par conséquent, excèdent ses forces et le plus souvent l'annihile.

Sur ce, nous pouvons désigner le théâtre contemporain comme un théâtre de traumatisme qui présente des personnages qui ont subi de graves mutations mentales vu qu'ils ont été victimes de caverneuses anxiétés voire submergées par une pression psychologique résultant souvent du simple fait qu'on *« ne peut pas contrôler sa vie, le temps, les déterminismes biologiques, voire les conventions sociales, qui se retournent contre l'individu. »* [4] .

Il n'est donc pas surprenant de voir la scène de théâtre peuplée par des protagonistes infirmes que ce soit physiquement ou psychiquement puisqu'à force de pâtir tout seuls, ils éprouvent une certaine altération à l'échelle physique et mentale.

Notons que Zeller a, de sa part, expérimenté, dans son enfance, une maladie physique. En effet, il était un enfant asthmatique, cette expérience pathologique enfantine n'a pas manqué de provoquer en lui un traumatisme psychique laissant des empreintes indélébiles sur son esprit d'adulte. Expliquons-nous, cet épisode de l'asthme l'a initié à la solitude, au confinement, au sentiment d'être plus ou moins laissé pour compte : *« De son enfance, il retient surtout un problème d'asthme qui l'a maintenu longtemps*

[4] Michel Viegnes, Le théâtre : problématiques essentielles, Hatier, Paris, 2001, P. 79.

solitaire [...], Florian Zeller [...] redoublent d'efforts pour se faire une place.» [5].

Ceci a été reflété dans son écriture : en témoigne sa trilogie où tous les personnages principaux sont inondés par une affliction psychique et ont fâcheusement tout perdu : leur santé mentale, leur famille, leur identité voire leur vie. Malencontreusement, rien ne leur reste et, plongés dans des conditions lamentables, ils se trouvent confinés à l'isolement, à la solitude et tourmentés par l'enfer d'être en vie.

Au fait, notre dramaturge a opté pour les problèmes psychiques qui attaquent les parentèles, se répercutent sur les progénitures et finissent par entraîner une crevaison lente mais inéluctable de la cellule familiale. Dans son compte rendu sur le livre " *Au-delà des troubles mentaux, la vie familiale : regard sur la parentalité"*, Daniel Côté explique que les pathologies mentales et psychiques affectant les parents compromettent forcément la bonne pratique des fonctions parentales, aussi souligne-t-il : *« ce que vivent les parents souffrant d'un problème de santé mentale, selon les auteurs, se traduit par des relations familiales perturbées qui se manifestent dans une diminution de la capacité à exercer leur rôle parental. »* [6]

Nous traiterons donc dans ce qui suit une étude des divers problèmes psychiques exemplifiés par notre dramaturge dans les trois pièces qui constituent la trilogie Zellerienne, nous envisageons d'ailleurs de décortiquer leurs conséquences désastreuses sur la personne elle-même et sur son entourage familial.

[5] https://blog.matoo.net/2006/10/07/si-tu-mourais/

[6] Daniel Côté, Professeur adjoint à l'Université laurentienne, Ontario, Compte rendu sur Au-delà des troubles mentaux, la vie familiale : regard sur la parentalité de M. BOILY, M. ST-ONGE ET M.-T. TOUTANT, in Erudit, Volume 55, 2009, p. 116.

A - Alzheimer : l'oubli et la perte du repère

Nous amorçons notre examen par souligner que Zeller a jeté son dévolu sur la représentation de la maladie d'Alzheimer ainsi que ses répercussions accablantes. Le choix d'Alzheimer n'est pas sans rappeler une expérience personnelle vécue par Zeller lui-même. De fait, notre dramaturge a été tellement touché par sa grand-mère qui avait souffert d'une décadence de ses aptitudes mentales, d'où l'inspiration de sa pièce " Le Père ", la première de sa trilogie. À cet égard Zeller souligne dans une interview avec Sophie Rosemont qu'il a voulu incarner *« ce que les familles expérimentent dans leur intimité quand on voit notre mère, notre père ou grand-mère devenir quelqu'un qu'on ne reconnaît plus tout à fait. »* [7]

En effet, Zeller expose au spectateur/lecteur une maladie universelle : *«Alzheimer est la démence la plus répandue selon la définition de l'Organisation Mondiale de la Santé.»*[8] Etant donné qu'il y a deux formes d'Alzheimer**,** l'une sporadique et l'autre génétique *****, nous soulignons que notre dramaturge a choisi de représenter la première forme puisqu'elle est la plus répandue parmi les personnes âgées. Ajoutons notamment que Zeller ne vise pas à réaliser un théâtre dont le thème est la médecine mais plutôt il tâche à braquer la lumière sur le sentiment d'égarement, de perte de tout repère

[7] Sophie ROSEMONT, Interview : Florian Zeller, deux Oscars et un César, in Rolling Stone, 26 / 2 / 2022.

[8] Sofia MANSOUR, Maladie d'Alzheimer : place de l'aidant et prise en charge non médicamenteuse des troubles de la mémoire, thèse représentée pour l'obtention du titre de Docteur, Université Grenoble Alpes, 2021, p. 35.

*** La forme sporadique** est la forme commune qui concerne 95 à 99 % des patients. Les symptômes apparaissent de manière générale après 65 ans, et la fréquence augmente avec l'âge.

***La forme génétique** concerne 1 à 5 % des patients. C'est une forme d'apparition précoce, souvent vers 40 - 50 ans. Les symptômes sont très gênants pour la poursuite du travail des patients.

notamment celle de l'identité que ce soit à cause d'une maladie ou d'un trauma social.

Nous entamons notre analyse par la première pièce dont le personnage principal est un homme âgé tourmenté par une grave dégradation des fonctions cognitives manifestant de profonds troubles mnésiques et qui s'est trouvé face à de circonstances dans sa vie quotidienne, absurdes et tragiques à la fois, faisant ainsi écho à ce que Ben Brantely révèle sur la carence des capacités mentales : *« la démence est laide, mais elle est aussi profondément tragique. »* [9]

Au fait, le premier indice de la perte de repères nous est donné dès la première scène, on dirait que Zeller aspirait à mettre les spectateurs/lecteurs eux-mêmes, dès le premier coup, dans un état d'aberration comme si, au même titre que le protagoniste, ils sont transposés dans un labyrinthe. Plus encore, ils se chargent eux-mêmes de trouver une issue à ce protagoniste égaré qui ignore où il se trouve et qui tente de se repérer spatialement et temporellement : *« ANDRE : Mais je suis*

chez moi, non ? […] J'ai oublié. […] J'ai besoin de savoir où on en est dans une journée. » [10]

Souffrant de lacune mnésique, André atteint un stade où il ne reconnaît plus les membres de sa famille : il traite Pierre, le mari d'Anne, sa fille, comme un étranger. Au fait, Zeller souligne l'entrée de Pierre sur scène, dans les didascalies, en le désignant par un mot générique : *« soudain un homme entre. »* [11] Nous soulignons que suite à la révélation de son identité, André se sent perturbé par la découverte de son inaptitude à reconnaître son entourage:

« L'HOMME : Vous ne me reconnaissez pas ? C'est moi, Pierre …

[9] Ben BRANTLEY, 'The Father' Examines the Lion's Mind in Winter, in The New York Times, 14 avril 2016.
[10] Florian ZELLER, Le Père, La Mère, Le Fils, Gallimard, 2021, p. 28 et p. 32.
[11] Ibid, p. 35.

ANDRE : Qui ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

L'HOMME : J'habite ici.

[...]

ANDRE : [...] Vous connaissez Anne ?

L'HOMME : Je suis son mari.

ANDRE : (déstabilisé) Ah oui ? [...] Son mari ? Mais depuis ... longtemps?

L'HOMME : Bientôt dix ans. » [12]

Soulignons que l'ajout du préfixe ***"re"*** au verbe connaître dénote l'inarrêtable réitération de cette situation déplorable qui, fâcheusement, évolue et atteint un stade cataclysmique où le père méconnait sa propre fille. Comme c'était le cas avec Pierre, André ne parvient pas à reconnaître sa fille, il se contente de la désigner par le simple générique*"femme"* [13]:

« LA FEMME : Ça ne va pas ? Tu vas bien, papa ? (Il ne la reconnait pas)

[...]

ANDRE : Où est Anne ?

LA FEMME : Mais je suis là, papa, je suis là. (Elle réalise qu'il ne la reconnait pas.) » [14]

En outre, André a complètement oublié qu'Elise, sa fille favorite, est morte ; il demande à Anne où se trouve sa sœur et est déconcerté d'apprendre par le biais de Laura, l'aide-soignante, qu'Elise est décédée suite à un accident :

« ANDRE : [...] Ta sœur, ... Elle n'a pas cette vision inquiète du monde. Bref, elle me fout la paix. D'ailleurs où est – elle ?

---

[12] Idem.
[13] Ibid, p. 40
[14] Idem.

[...]

LAURA : Anne m'a dit ce qui lui était arrivé. Je suis désolée. Je ne savais pas.

ANDRE : De quoi ?

LAURA : Pour son accident.

ANDRE : Quel accident ? [...] De quoi vous parlez ? » [15]

Apparemment, la maladie d'Alzheimer, qui embrouille la mémoire, ne perturbe pas seulement la vie quotidienne de la personne souffrant de ce détraquement mental mais lui cause aussi une crise identitaire comme le souligne le journaliste et pédagogue Jean Sauvy dans son livre *La maladie d'Alzheimer vécue à deux* : *« selon les observations de l'auteur qui a étroitement partagé la vie d'une personne atteinte de la maladie d'Alzheimer, ce profond dérèglement vital ne serait pas une maladie, au sens courant du terme. Ce serait un changement d'identité de la personne [...] faisant de lui un être hybride doté d'une sorte de double personnalité. »* [16]

Au fait, nous remarquons que, dans cette pièce, cette maladie met le personnage face à l'effacement de son identité en réduisant à néant tout effort déployé par André pour *« protéger la forteresse de son identité »* [17]. A l'en croire Alex Muchielli, l'identité dans son sens le plus large, consiste en *« un ensemble de caractéristiques qui permettent de définir expressément un objet ou un acteur. »* [18]

---

[15] Ibid, p. 32 et p. 74.

[16] Jean SAUVY, La maladie d'Alzheimer vécue à deux, L'Harmattan, 2007, quatrième de couverture.

[17] Ben BRANTLEY, 'The Father' Examines the Lion's Mind in Winter, in The New York Times, 14 avril 2016.

[18] Alex MUCHIELLI, L'identité, Paris, P.U.F., 2009, p. 41.

Dans ce sens, nous pouvons avancer qu'André a perdu tout ce qui peut le caractériser, le singulariser, l'identifier au niveau personnel de même que social : il ignore quel métier il a exercé, s'en octroie un autre :

« LAURA : Et vous, qu'est-ce que vous avez fait dans la vie ?

ANDRE : Danseur.

[...]

ANNE : Papa ...

ANDRE : Quoi ?

ANNE : Tu étais ingénieur.

Plus grave encore, André va même jusqu'à oublier son propre nom

ANDRE : Oui, moi ... Je suis qui, moi, déjà ?

LA FEMME : Vous ? Vous êtes André.

ANDRE : André ?

LA FEMME : Oui. » [19]

C'est ainsi que notre dramaturge a concrétisé, à la fin de la pièce, son message qui entend montrer la déréliction d'une personne qui a perdu tout ce qui peut la désigner se trouvant donc dans un état de désorientation et de confusion extrêmes comme le souligne Zeller : « *J'ai voulu pénétrer le labyrinthe de l'égarement du Père, nous faire voir ce qu'il voit, nous faire vivre ce qu'il vit, cette réalité qui se dérobe. »* [20]

Comme nous l'avons souligné, la perte de repères et l'oubli ne concernent pas seulement ceux qui sont atteints d'Alzheimer mais ils peuvent aussi

[19] Florian ZELLER, Le Père, La Mère, Le Fils, op.cit., p. 48 et 93.
[20] Christophe BARBIER, Florian Zeller : "Le public a toujours raison", L'Express, 8 / 11 / 2014.

apparaître suite à une crise personnelle ou sociale comme c'est le cas de la deuxième pièce où La Mère, suite à la trahison de son mari, a perdu la boussole se trouvant ainsi égarée entre l'échec d'accomplissement de son rôle maternel de même que la faillite de sa vie de couple. Par conséquent, Anne délire et tente de compenser l'absence de son mari en imaginant que son fils pourrait être son amant :

« LA MERE : Tu crois que les gens se diraient quoi, en te voyant à mon bras ? Ils ne penseraient pas forcement que tu es mon fils ... Ils se diraient peut-être, tiens, la voilà avec son jeune amant.

LE FILS : Arrête.

LA MERE : Moi, ce soir, je veux sortir avec mon jeune amant. » [21]

Etant donné que le fils refuse de jouer le rôle de l'amant, cette tentative est donc vouée à l'échec et les troubles psychiques de la mère s'aggravent au point qu'elle sombre dans une sorte d'effusion hallucinatoire et oublie qu'elle n'a enfanté qu'un seul fils :

« LA MERE : Tu as toujours été comme ça. Tellement sensible. Alors que tes frères, eux, étaient beaucoup plus durs. Beaucoup mieux armés pour vivre.

LE FILS : Pourquoi tu dis ça ?

LA MERE : Quoi ?

Le fils : Je n'ai pas de frères, maman. » [22]

Quant à la dernière pièce, Le Fils, Nicolas a perdu tout repère après la séparation de ses parents. N'ayant personne qui puisse lui fournir de l'aide en le soutenant psychologiquement, il est saisi par un sentiment aigu

[21] Florian ZELLER. Le Père, La Mère, Le Fils, op.cit., p. 140.
[22] Ibid, pp. 140 – 141.

d'importunité, de superfluité, aussi se lamente-t-il : *« mais finalement, il n'y a pas de place pour moi. »* [23]

En bref, nous précisons que Zeller a voulu théâtraliser diverses situations; concrétiser le sentiment d'égarement dont souffre l'Homme qui se trouve dans un monde où toute réalité est embrouillée et tout repère a disparu, vivant ainsi dans un chaos, dans un labyrinthe sans issue.

B- Syndrome du nid vide : l'attente

Selon Géraldine Poncelet *« le souhait de tous les parents est de voir leurs enfants grandir et réussir dans la vie mais, en même temps, cela veut dire qu'ils doivent pouvoir accepter leur départ, ce qui n'est pas toujours facile. »* [24] En d'autres termes, le déménagement des enfants de la maison parentale est une étape à la fois inéluctable et douloureuse, puisqu'elle mène à un changement voire à une complète métamorphose de la dynamique de vie des parents. Elle constitue une phase qui est *« nommée de différentes manières dans la plupart des articles rédigés par des psychologues [...] , ce sont les termes nid vide et empty nest qui sont utilisés »* [25] ; cette nomination désigne, en fait, la période où le foyer familial est *" vidé "* de la progéniture et qui est marquée, la plupart du temps, par un sentiment de détresse qui s'empare des parents et les pousse même à questionner leur raison d'être et leur propre identité: *« Lorsque cela se produit, les parents peuvent souffrir d'une crise*

[23] Florian ZELLER. Le Père, La Mère, Le Fils, op.cit., p. 225.
[24] Géraldine PONCELET, LE NID VIDE : période sensible pour le couple ? Approche du vécu du couple par la méthode par théorisation ancrée, Université de Liège, Faculté de Psychologie et Sciences de l'Education, Mémoire rédigé en vue de l'obtention du titre de Master en sciences psychologiques, année académique 2018-2019, p. 23.
[25] Idem

d'identité en raison de la perte, qui peut impliquer de souffrir d'angoisse en raison de cette perte » [26]

Pourtant, force est de faire la distinction entre deux phases, celle du nid vide et celle du syndrome du nid vide puisque « *l'expérience du nid vide fait référence à une étape du cycle de vie par laquelle passe toutes les familles et le syndrome du nid vide décrit un ressenti négatif qui peut, éventuellement, se développer lors de cette phase »* [27] et qui concerne par conséquent tous les parents qui sont affligés au moment où leurs enfants quittent le domicile familial.

En tentant de visualiser les maladies psychiques qui peuvent attaquer la parentèle, Zeller s'est focalisé dans la deuxième pièce de cette trilogie sur l'incarnation de l'aspect le plus odieux voire le plus morbide du syndrome du nid vide en représentant une mère qui est doublement délaissée et qui a excessivement souffert au point que Gilles Costaz l'a désignée par *« la mater dolorosa de Florian Zeller. »* [28] Il s'agit d'une mère qui a tout fourni à sa famille et qui se trouve d'un coup abandonné par ses enfants qui ont quitté la maison. Pire encore : son mari la trompe et s'absente très souvent pour se rendre chez son amante. La question qui s'impose est comment pourra-t-elle survivre après la dislocation de sa vie familiale ? Pourra-t-elle vaincre le syndrome du nid vide ?

Au fait, notre dramaturge plonge le spectateur/lecteur, dès le début de cette pièce dans un état d'angoisse extrême mais surtout de compassion envers Anne qui incarne, dès la première scène, la tourmente d'une femme esseulée dans le domicile familiale devenu dorénavant un repaire sinistre

[26] https://www.psychologue.net/articles/syndrome-du-nid-vide-le-sentiment-de-tristesse-lorsque-vos-enfants-quittent-la-maison

[27] Géraldine PONCELET, LE NID VIDE: période sensible pour le couple? Approche du vécu du couple par la méthode par théorisation ancrée, op.cit., p.23.

[28] Gilles COSTAZ, Théâtre : la mater dolorosa de Florian Zeller, Le Point, 18/11/2014.

complétement désaffecté, suite au délaissement et au départ non seulement de son conjoint mais aussi de son fils favori qui ne daigne même pas de l'appeler pour avoir de ses nouvelles.

Elle se sent superflue, exsangue puisque les siens, qu'elle a aimablement servis pendant toute sa vie, ne lui accordent plus aucune importance, ne lui témoignent aucune affection, ce qui la livre à une profonde amertume, à un sentiment de vide, de néant irrémédiable :

« LA MERE : Je passe des journées toute seule à m'ennuyer.

[...]

LE PERE : Qu'est-ce que tu dis ?

LA MERE : Je dis que je ressens un grand vide. [...] Tout le monde est parti. Et je me trouve toute seule. Dans cette grande maison. Plus personne n'a besoin de moi. Et pas un seul coup de fil [...] Vous êtes tous partis les uns après les autres. Après m'avoir bien usée. Je ne vous sers plus à rien maintenant. » [29]

De plus, nous avons l'impression que notre dramaturge s'attendrit sur son propre personnage et souhaite qu'à son tour, le lecteur s'anime de la même compassion. En effet, Zeller ne se contente pas de nous transmettre la détresse d'Anne à travers ses propres répliques, il use aussi des didascalies pour nous dépeindre le portrait tragique de cette mère endolorie dont les larmes sont devenues le seul compagnon :

« La Mère se prend la tête dans les mains. [...] Elle reste toute seule. Elle essuie ses larmes. » [30]

[29] Florian ZELLER, Le Père, La Mère, Le Fils, op.cit., pp. 104 – 105 et p. 113.
[30] Ibid, pp. 156-157.

Au fait, cette mère mène une vie sursitaire faite d'une attente éternelle et jamais assouvie : elle ne fait qu'attendre inlassablement que son fils retourne au nid familial ou au moins lui donne un coup de fil. Elle sombre dans l'incapacité d'admettre son départ définitif du domicile ne lui laissant que les souvenirs :

« LA MERE : Je lui laisse des messages, il ne répond même pas. J'espère qu'il [son fils] viendra. Je lui ai laissé un message pour qu'il vienne déjeuner. [...] Il est où ? [...] Il ne m'a pas toujours appelée. [...] Il ne viendra pas. Il ne viendra jamais. [...] Ils [les enfants] disparaissent de nos vies, ils nous abandonnent sans retourner. » [31]

Notons l'utilisation expressive des adverbes de négation *" pas "* puis " *jamais " marquant* une gradation ascendante dans le but d'incarner l'impossibilité du retour de Nicolas de même que le point culminant de la désespérance. Étant donné que le désir de la mère ne sera pas assouvi, il s'agit donc d'une attente insatiable, dévorante et vaine menant à la souffrance puisque *« l'attente différée rend le cœur malade »* [32]

Plongeant dans l'affliction, dans l'attente futile et souffrant du syndrome du nid vide, Anne, qui se trouve incapable de surmonter cette affliction psychique, opte pour l'autodestruction et choisit volontairement de noyer sa souffrance dans l'alcool et les médicaments afin d'oublier voire de s'enfuir de sa vie cruelle et frustrée :

« LA MERE : J'ai cette bouteille de vin [...] Je vais la boire toute seule. J'ai peur de faire des mélanges avec tous les médicaments que je prends en ce moment ... Ça pourrait être dangereux. » [33]

---

[31] Ibid, pp. 110 et 165 – 166.

[32] Ahmad KAMYABI MASK, L'attente dans le théâtre de Samuel Beckett, Revue des Études de la Langue Française, N°5, Automne-Hiver 2011-2012, p. 68.

[33] Florian ZELLER, Le Père, La Mère, Le Fils, op.cit., p. 146.

Succinctement, nous pouvons conclure que Zeller est bel et bien venu au bout de sa tâche qui consiste à théâtraliser le désarroi, l'égarement et la détresse, bref cette kyrielle de troubles psychiques qui touchent presque toute cellule familiale en proie au syndrome du nid vide, et qui transforme cet espace qui était censé être un havre de paix en un cachot où la solitude et la désolation règnent en maîtresses absolues.

Ajoutons que notre dramaturge a veillé à braquer la lumière sur le thème de l'attente accablante et vaine tout en s'abdiquant à présenter des éventuelles solutions, poussant ainsi le spectateur/ lecteur à s'interroger si notre dramaturge a voulu incarner l'absurdité de la vie à travers cette attente désespérée et s'il a aspiré à souligner l'impossibilité de trouver une démarche permettant de surmonter le syndrome du nid vide laissant ainsi le spectateur/lecteur dans un état de confusion et de détresse.

C – Mutilation et automutilation : le mal de vivre :

« Des êtres noyés dans l'absence de sens ne pouvant être que grotesques ; leur souffrance ne peut être que dérisoirement tragique »[34], cette citation visant les personnages d'Eugène Ionesco pourrait, à notre avis, s'appliquer parfaitement aux créatures zelleriennes. En effet, nos personnages souffrent de troubles psychiques et se trouvent par conséquent plongés dans un conflit interne, dans un profond affaissement émotionnel et un effondrement existentiel, suite à quoi ils traînent dans une vie morbide qui dégénère en un sentiment de malaise existentiel, de perte de tout sens de vie, pire, de toute envie de vivre. Bref un mal de vivre dévastateur s'empare d'eux, paralysant toutes leurs tentatives de survivre.

En nous focalisant sur les relations familiales, nous tenterons de répondre à ces questions : comment Zeller a-t-il incarné ses personnages atteints par ce

[34] Claude BONNEFOY, Entretiens avec Eugene Ionesco, Paris, Pierre Belfond, 1966, p. 261.

fléau ? Qu'est-ce qu'une famille mutilée aux yeux du dramaturge ? Et quels sont les symptômes de l'automutilation ?

De prime abord, nous trouvons utile de souligner que le terme *" mutilation "* est dérivé du latin *"mutilare"* qui signifie *« retrancher, couper, estropier, diminuer, amoindrir. »* [35] Ainsi, nous pouvons souligner que la mutilation fait écho à la carence, à l'absence mais notamment à la privation. Mais de quoi sont privés les personnages zelleriens ? Au fait, parentèle et progéniture, éprouvant le mal être, se trouvent empêchés de vivre incarnant ainsi la cellule familiale mutilée.

Nous entamons notre examen de la cellule familiale zellerienne par *Le Père* où André souffre profondément, à cause de ses troubles mentaux, d'un mal être qui l'empêche de vivre puisqu'il le mène à prendre les membres de sa famille pour ses bourreaux. Son comportement quasi-paranoïde lui fait ainsi perdre tout contact véridique avec son entourage familial. En outre, il sent que tout ce qui l'attache à la vie s'écroule, il finit par se demander : *« qu'est-ce que je vais devenir ? [...] J'ai l'impression de perdre toutes mes feuilles, les unes après les autres. »* [36]

Nous soulignons que la question la plus cruciale de toute cette trilogie a été posée dans cette pièce par la fille d'André qui s'interroge sur ce qui procure un sens à la vie. Zeller lui répond sur les lèvres de Pierre :

« ANNE : Qu'est ce qui a du sens ?

PIERRE : D'être heureux. D'être ensemble. D'être vivants. » [37]

En effet, cette réplique de Pierre peut, à notre sens, recéler la vision du dramaturge sur le sens de la vie. Analysons chaque segment de cette réplique pour mieux expliquer notre réflexion :

---

[35] https://www.rapport-gratuit.com/mutilation-et-alterite-dans-le-theatre-darthur-adamov/
[36] Florian ZELLER, Le Père, La Mère, Le Fils, op.cit., p.33 et p. 94.
[37] Ibid, p. 82.

• « D'être heureux » :

Le bonheur est toujours perçu comme un objectif ultime de l'existence humaine. Or, cette réponse suggère que pour Zeller le sens de la vie est indissociable de la quête du bonheur. Une fois mis dans le contexte de la pensée de Zeller telle que nous la comprenons à travers ses pièces de théâtre, ainsi que ses interviews et articles, "être heureux" peut renvoyer surtout à un rejet des préoccupations matérielles ou superficielles au profit de l'épanouissement personnel, émotionnel et intellectuel.

• « D'être ensemble » :

Ce segment de la réplique de Pierre met en avant la valeur des relations humaines, de l'intimité, de l'interpersonnel. Cela nous fait comprendre que le dramaturge voit le sens de la vie dans les liens que nous formons avec les autres – amis, famille, partenaires. Ces liens procurent une authenticité et une profondeur à notre existence, nous apportant soutien, sécurité et amour. Inversement, l'absence de rapports interpersonnels gratifiants est une source de stress, d'angoisse, de vide ontologique mais aussi de troubles psychiques et mentaux.

• « D'être vivants » :

Être vivant n'est pas uniquement un état biologique, mais aussi et surtout un état d'esprit. Cela implique de vivre pleinement, d'apprécier chaque moment, d'être conscient et présent dans chaque instant. Pour Zeller, le simple fait d'exister et de ressentir est en soi porteur de sens, c'est une promesse renouvelée de pouvoir tout recommencer, repartir à nouveau.

Passons maintenant à *La Mère*, le personnage principal de la deuxième pièce, elle éprouve un mal de vivre suite à l'infidélité de son mari ainsi qu'au départ de son fils, elle a ainsi perdu l'un des trois piliers essentiels, qui selon Zeller, confèrent à la vie son sens et son objectif. Résultat : elle prend

soudainement conscience de la vanité, de l'inanité de sa vie, et tente de se suicider et ce en avalant une surdose de médicaments :

« LA MERE : J'en ai trop pris d'un coup. Avec les petites pilules bleues. Et j'ai la tête qui va exploser maintenant. [...] J'ai l'impression que je vais mourir.

[...]

LE FILS : Une boîte entière. Tu as avalé une boîte entière. » [38]

Quant à Nicolas, le personnage central de la dernière pièce, il concrétise le mal de vivre par la perte de toute envie d'exister au point qu'il renonce à tout contact familial ou social : *« il n'a plus goût à rien. Plus envie de lire, d'écouter de la musique de voir des amis, ni même de quitter sa chambre »* [39] faisant ainsi parti des "hikikomori" qui sont des adolescents *« repliés sur eux-mêmes, prostrés, désocialisés »* [40]

Incapable de s'adapter à son environnement ni à sa vie déplorable, il se laisse envahir par une sorte de détachement, de torpeur, d'apathie vis-à-vis de tout ce qui l'entoure :

« NICOLAS : Comme je m'en fous [...] De tout. [...] Je n'ai plus envie de me battre. » [41]

De plus, il perd tout désir de vivre au point de concevoir le simple fait de vivre comme un fardeau dont : *« c'est la vie qui me pèse [...] Je n'arrive pas à comprendre à quoi ça sert ? [...] Tout ça ... La vie ...] Parfois j'ai l'impression que je ne suis pas fait pour vivre [...] J'ai envie que ça s'arrête.»* [42] Au fait, comme contrecoup à ce désir intense de se débarrasser de sa vie,

---

[38] Ibid, p. 155 et p. 162.
[39] Jacques NERSON, Zeller au sommet, Le Nouvel Observateur, 1er mars 2018.
[40] Idem.
[41] Florian ZELLER, Le Père, La Mère, Le Fils, op.cit., p. 179.
[42] Ibid, p. 180, p. 192 et pp. 228 - 229.

Nicolas est d'abord en proie à l'automutilation qui est une maladie psychique provocant la première quasi-tentative de suicide et ce en s'infligeant des blessures : *« quand il ne se ronge pas les ongles jusqu'au sang, il sacrifie ses avants – bras avec un couteau. »* [43]

Puis, ne s'arrêtant pas à cette phase, ce fils se donne la mort par un coup de fusil comme le soulignent les didascalies : *« On entend une détonation. On comprend tout de suite que c'est un coup de fusil »* [44] aspirant, par cet acte, à fuir ce monde navrant afin de trouver une vie meilleure dans l'au-delà.

En somme, nous soulignons que le théâtre zellerien évoque un ardent trouble moral qui bouleverse le spectateur/lecteur et ce en mettant en scène des personnages qui sont perdus dans une vie qui ne rime pas avec leurs aspirations au point qu'ils choisissent la mort pour s'y échapper tout en n'oubliant pas de se focaliser sur les troubles psychiques qui affectent négativement leurs comportements dont les conséquences sont catastrophiques sur eux-mêmes de même que sur leurs siens. À cet égard, Zeller souligne dans son interview avec Baptiste Piégay qu'il a voulu concrétiser « *la sensation de la réalité qui déraille.»*[45]

Bibliographie :

Œuvre de Florian Zeller :

- *Le Père, La Mère, Le Fils*, Gallimard, 2021.

Ouvrages généraux sur le théâtre :

- Michel Viegnes : *Le théâtre : problématiques essentielles*, Hatier, Paris, 2001.

[43] Jacques NERSON, Zeller au sommet, Le Nouvel Observateur, 1er mars 2018.
[44] Florian ZELLER, Le Père, La Mère, Le Fils, op.cit., p. 260.
[45] Baptiste PIEGAY, Entretien avec l'oscarisé Florian Zeller, L'Office, 28 / 05 / 2021.

Autres œuvres :

- Alex MUCHIELLI : *L'identité*, Paris, P.U.F., 2009.

- Claude BONNEFOY : *Entretiens avec Eugene Ionesco*, Paris, Pierre Belfond, 1966.

- Jean SAUVY : *La maladie d'Alzheimer vécue à deux*, L'Harmattan, 2007.

- Yasmina REZA : *Une Désolation*, LGF, Livre de Poche, 2001.

Articles de périodiques :

- Ahmad KAMYABI MASK : *L'attente dans le théâtre de Samuel Beckett*, Revue des Études de la Langue Française, N°5, Automne-Hiver 2011-2012.

- Baptiste PIEGAY : *Entretien avec l'oscarisé Florian Zeller*, L'Office, 28 / 05 / 2021.

- Ben BRANTLEY: '*The Father' Examines the Lion's Mind in Winter*, in The New York Times, 14 avril 2016.

- Christophe BARBIER : *Florian Zeller : "Le public a toujours raison"*, L'Express, 8 / 11 / 2014.

- Daniel Côté, Professeur adjoint à l'Université laurentienne, Ontario : *Compte rendu sur Au-delà des troubles mentaux, la vie familiale : regard sur la parentalité de M. BOILY, M. ST-ONGE ET M.-T. TOUTANT*, in Erudit, Volume 55, 2009.

- Florian Zeller : *"Le public a toujours raison"*, L'Express, Propos recueillis par Christophe BARBIER, 8 / 11 / 2014.

- Gilles COSTAZ : *Théâtre : la mater dolorosa de Florian Zeller*, Le Point, 18/11/2014.

- Jacques NERSON : *Zeller au sommet*, Le Nouvel Observateur, 1er mars 2018.

- Sophie ROSEMONT : *Interview : Florian Zeller, deux Oscars et un César*, in Rolling Stone, 26 / 2 / 2022.

Site Internet :

- https://www.arts-cultures.fr/quelle-est-l-importance-du-theatre/

- https://blog.matoo.net/2006/10/07/si-tu-mourais/

-https://www.psychologue.net/articles/syndrome-du-nid-vide-le-sentiment-de-tristesse-lorsque-vos-enfants-quittent-la-maison

-https://www.rapport-gratuit.com/mutilation-et-alterite-dans-le-theatre-darthur-adamov/

Thèse consultée :

- **MANSOUR, Sofia** : *Maladie d'Alzheimer : place de l'aidant et prise en charge non médicamenteuse des troubles de la mémoire*, thèse représentée pour l'obtention du titre de Docteur, Université Grenoble Alpes, 2021.

- **PONCELET, Géraldine** : *LE NID VIDE : période sensible pour le couple ? Approche du vécu du couple par la méthode par théorisation ancrée*, Université de Liège, Faculté de Psychologie et Sciences de l'Education, Mémoire rédigé en vue de l'obtention du titre de Master en sciences psychologiques, année académique 2018-2019.